

Philippe Jacq

EXPOSITION > [15 novembre 2013 / 15 janvier 2014]

VERNISSAGE > Jeudi 14 novembre [19h-22h]

Galerie W [44 rue Lepic Paris 18]

Par Sabine Euverte

Tout le monde devrait le voir.

Les hommes, les femmes. Et les enfants, d'abord.

Tous ceux qui ne comprennent pas trop bien ce qu'est l'art.

Tous ceux qui croient le savoir.

«*N'explique rien*» conseillait Hemingway.

Longtemps, j'ai cru de mon côté que l'art ne valait que par l'émotion immédiate qu'il suscitait. Et puis, peu à peu, une culture est venue s'insinuer, comme des clefs pour apprécier mieux et éprouver davantage.

Via la connaissance, la compréhension et le ressenti.

Dans ma déjà longue vie plutôt pleine de vedettes, **Philippe Jacq** est ma 3^e rencontre de ce type : un artiste t'*explique*, déroule, déploie, délie. *Unfold*.

Et ton intelligence, ton esprit, ton cœur, s'agrandissent.

Simple et fantastique, inoubliable et dynamique.

Aurais-je aimé ses jardins si je n'y étais pas vraiment descendue ?

À première vue, des couronnes mortuaires macabres, douteuses, flippantes. Et les corps, et les têtes, et les crânes et os, et les membres de dizaines de bébés de films d'horreur et les premiers jeux de mots qui cohabitent n'arrangent rien.

De plus près, on est troublé, happé, par des roses aux feuillages délicats, embarqué dans tout un univers parallèle de crustacés imaginaires tendant leurs pinces vers des objets volants, des Dark Vador, des Christs planants, en polychromie ; on est enveloppé par des phrases jetées comme des ponts, une finesse, une santé, on plonge au côté des tentacules SF de Lovecraft pour voler vers les *combines* Pop art de Rauschenberg, et atterrir en plines traditions mexicaines, célébration de la vie dans la grande fête des morts.

Et plus on s'approche et plus les mots éveillent, et c'est comme une eau qui ruisselle.

Et on retrouve le Nietzsche des «*hommes qui sont comme des jardins, ou comme une musique quand le soir tombe et que le jour n'est plus qu'un souvenir...*»

Des jardins, de la vie, oui. *Jardin avec mots, Os à ronger, Cœur cornu, Sens du vent qui tourne, Tour de contrôle de soi, Chemin de terre, Pas-sage, Shiva bleue, Shiva rouge...* **Philippe Jacq** tente autre chose.

Peut-être représente-t-il le renouveau de la céramique.

Je l'ai suivi comme dans une balade en forêt, à travers des buissons piquants, des orées, pas à pas, pendant 5 heures.

Je l'ai écouté grandissant entre 2 cultures, Maghreb et Finistère, naviguant d'Algérie à la Touraine de sa mère. À travers lui, j'ai été un enfant de 6 ans accompagnant son père à travers montagnes et oueds à la chasse au sanglier. Je me suis vu mourir, chargé par un solitaire, mon père l'exploser, et dépecer ses tripes à l'air. Avec lui, j'ai pleuré du bonheur de trouver enfin ma place, aux Beaux-Arts.

Aux États-Unis, j'ai voulu rencontrer tous les gens qui m'intéressaient. J'en ai fait une série de films : *I wanted to meet a famous artist* que je projetais dans des cinémas de quartiers ou des garages qu'on me

prêtait. J'ai écrit à Julien Gracq dans son ermitage afin de le présenter à mon oncle Thierry qui ne vivait que de littérature et d'ailleurs en est mort. Longtemps, j'ai observé la doublure belge de Lino Ventura, A New-York, Louise Bourgeois m'a pris en amitié, à Londres, Gilbert et George. Au festival de cinéma le plus au nord du monde, j'ai tenu la cantine d'Aki Kaurismäki, en France, fait jouer le muet à Manuel Poirier, filmé des centaines de femmes en Joconde sur des années, pêché au Sénégal, trekké en Laponie. J'ai été un homme, aujourd'hui, travaillant inlassablement et rêvant de vivre ses autres heures torses nues, face à la mer, au soleil.

Un livreur a sonné, apportant à **Philippe Jacq** un carton envoyé par son frère qui vit à Washington tandis que sa sœur habite Jérusalem. Avec lui, j'y ai découvert des tapisseries de chasses à courre et de vierges Marie.

Alors j'ai compris quel était son métier.

À tisser.

«Comme une pelote que tu défiles».

Derrière la gare de Montpellier, au fond d'une ruelle condamnée par la construction d'une maison, si étroite qu'on frémit aux glaires du voisin, il loue tout l'immeuble vétuste qu'une mort a laissé à l'abandon. Son labo a mangé l'ancienne cuisine, dans les chambres aux étages, reposent des toiles. En bas, son four, deux sommaires show-rooms. Partout, des caisses d'objets répertoriés : armes en plastique - fourchettes, Kalachnikov - fléchettes, dents de Dracula, gadgets, croix, peluches, Supermen et habits de poupées, plusieurs coqs empaillés et surtout, des heures et des heures de labeur, d'invention et de technique, et d'immenses tapisseries.

Philippe Jacq est aussi un brodeur moderne. La couture, il s'y est mis enfant. Il brode et coud sur des peintures, puissamment.

Les tapis de sa série de mosquées, il les a trouvés dans une brocante : *«Il y en avait plein, de toutes les couleurs, un matériau magnifique, comme la révélation d'une nouvelle palette, l'ouverture d'un champ des possibles... »* Il a hésité et puis revenu sur ses pas : *« Pourquoi pas ? »*. Il les a tous pris. *«C'était très lourd au niveau symbolique. J'y ai vu un enjeu : en proposer une forme vivante, tout sauf pesante. Moi qui évolue aussi dans un univers de BD, de Comics, je suis parti dans un jeu, peut-être plus enfantin que sérieux, une volonté d'insuffler la vie à des emblèmes parfois figés, de les ré- associer à la nature, aux animaux... de créer autour, avec, de faire circuler. Tout ça assorti d'un questionnement de plasticien, d'ordre pictural, une volonté de faire du beau. »* Universalité, rencontres, détournements, il évoque les *ready-made* de Duchamp, les drapeaux américains de Jasper Johns, la musique expérimentale de John Cage sur fond de muezzin, la musique minimaliste de Steve Reich sur versets de l'Ancien Testament...

«Je tente une forme, je fais danser sur cette musique les personnages que je mets en scène, j'essaie de rester spontané avec des choses qui ne le sont pas.»

A-t-on le droit d'utiliser si librement une matière aussi hiératique ? *« Finalement, la question du sacré ne se pose, fait-il remarquer, qu'en cas de rapport de force : Qui s'inquiète, par exemple, de savoir s'il n'est pas tabou d'exposer en vitrines et sous spots, au Musée du quai Branly, des statuettes africaines chargées d'âmes et vidées là de leurs rites? »*

« Respecter d'abord. Ensuite, détendre ce qui est tendu. Les colonnes doriques antiques, m'apprend-il, ces blocs monumentaux et monolithiques que nous admirons... autrefois, des tentures y jouaient avec le vent. Dans mes toiles, j'essaie de réintégrer ce mouvement. Pour que le bateau avance... »

Sans peur, car sans reproche. Au degré 0 d'une volonté de choquer, ou d'impiété, ce qui s'exprime ici, c'est surtout la liberté de l'homme et de l'art, sans frontières. Sur sa peau de Français, il s'est fait tatouer le mot *peau* en arabe

Et c'est là, dans ce contraire de loft lumineux d'artiste de pub, que j'ai retrouvé dans des cavaliers arabes à tête de Spiderman son père pulvérisant le sanglier. C'est là que j'ai vu se dérouler l'homme-araignée, *«celui qui maîtrise le fil de la construction de soi et du déroulement du temps»*, projetant sa toile, se déplaçant dans les airs et capturant les démons de la nuit. Tels les capteurs de rêves indiens.

Aiguille, sésame «*qui ouvre la porte du souvenir*»... Dans ses fils rouges tendus dans ses flammes jaunes, l'intouchable Kaaba se retrouve coiffée d'un cerf ou d'un chasseur, les minarets surplombés de danseuses de ballets, encerclés de musées d'art moderne, et le muezzin résonne sur fond d'hallali...

Juxtapositions inattendues, rapports imprévus, étonnantes coïncidences, rapprochements détonants. À s'arrêter à une réaction première, on risquerait de ne pas entendre, dans les histoires qu'il se raconte, «*le souffle et la résonance des panneaux en peau de Ste-Sophie* », « *celui des tibétains qui écrivent sur les tissus pour que les mots partent au loin*».

Au son de musiques variées, populaires cambodgiennes, Oum Kaltoum ou AC/DC, et à la lumière de la mixité, **Philippe Jacq** fait «*migrer les mots vers les images*». Parfois, il va gratter la toile, «*exhumer le support comme pour le dégraisser*». La trace aussi est là, celle de vieux canevas aux histoires arrêtées. Morceaux d'existences chinés dans les brocantes, ils gardent mémoire de leurs propriétaires, ceux qui les ont brodés, souvent âgés, souvent morts, dont on *palpe* là des résidus de vie. Notamment ce canevas de pingouins trouvé chez Emmaüs, à peine commencé. De la mère, on voit juste les pattes rouges. J'ai cru à du sang. **Philippe Jacq** a dit : Oui. Des tests ADN relèveraient de la sueur, des empreintes. L'art fonctionne ici aussi comme un réceptacle. Émetteur-récepteur : « *Chaque pièce est habitée d'une volonté de transmission.* »

«*Manier savamment une langue, c'est pratiquer une espèce de sorcellerie évocatoire*» écrivait Baudelaire. Avec **Philippe Jacq**, peindre, tapisser, aussi.

Ici, tout est lié, délié, emporté, vaudou, fantasmagorie et magie.

Et à l'écouter et l'écouter encore, on est saisi par la force simple, naturelle, coulant de source, d'autres images ou mots joints, qu'on aurait *a priori* pris pour des provocations faciles et qui, à y réfléchir, s'assimilent peut-être davantage aux cadavres exquis de Duchamp et ses amis surréalistes. Des cadavres exquis que Philippe Jacq déroule tout seul, sur des tapis...

« *Un livre doit être un mobile réveillant la mobilité d'autres livres* » écrivait Butor.

Et les œuvres, et les gens, d'autres œuvres et gens.

De ce *work in progress*, j'ai à mon tour tiré un fil...

Où finalement, bien mieux que moi, et de façon moins décousue, il s'exprime.

Verbatim :

« Je tends sur de grands châssis des tapisseries orientales populaires, dit Philippe Jacq, Mecque, harem, paysage, chasse aux lions dans le désert... Et je couds dessus des morceaux de tapisseries occidentales populaires, chasse à courre, ballerine, vieux moulin, scène christique... des roses... souvent d'inspiration classique et académiques. Le frottement-rencontre entre les différents motifs génère des histoires, des scénarios comme autant d'hypothèses souvent humoristiques. Je vois ces tableaux comme une métaphore de l'état actuel du monde (mélange des cultures, "mix ethnique", questionnement identitaire. »

« Nulle volonté de ma part de profanation ou de sarcasme mais plutôt une volonté d'émancipation par le jeu : Super héros de mon enfance qui partent à la chasse aux lions avec les hommes du désert, moulin-minaret, Lac des cygnes mis en scène dans la mosquée transformée en opéra (hommage aux années passées à faire de la figuration à l'opéra du Rhin à Strasbourg pour financer mes études aux Beaux-Arts). La vie est une fête que j'essaie de célébrer à ma manière. »

« Il y a dans ce travail quelque chose de dadaïste, voire néo-dadaïste. Je pense à Rauschenberg, son grand-père médecin allemand marié à une indienne Cherokee, ses collages, ses céramiques japonaises, ses dessins sur des tapis de cérémonie, son projet ROCI (Rauschenberg Overseas Culture Interchange) pour développer une communication artistique entre une dizaine de pays : Mexique, Chili, Venezuela, Tibet, Japon, Malaisie, Cuba, USA et ceux qui s'appelaient encore URSS et RDA. »

« Dans mon travail, il est bien sûr aussi question de ma propre histoire, des voyages avec mes parents puis plus tard tout seul. Des rencontres et des séparations, des souvenirs, de la nostalgie de mondes probablement fantasmés par le regard de l'enfance. Naissance en Algérie d'un père breton et d'une mère tourangelle née à Loches (...) Dans mon dernier tableau, j'ai cousu un château de la Loire trouvé dans une brocante. Même si ce n'est pas celui de Chenonceau, je veux croire que c'est celui-là, tant les tapisseries qui ornaient ses murs m'avaient impressionné. Figurent aussi des scènes de chasse, références aux battues avec mon père dans les oueds en Algérie »

« J'avais cueilli une grosse orange un beau jour en pleine campagne. C'est stupide, mais une orange peut laisser un souvenir incroyable, profondément ancré, et je crois que je recherche encore le goût de cette orange. Peut-être que cette recherche m'a amené à mon métier aujourd'hui. Oui, je dis métier, à dessein, car pour moi l'art est quelque chose de très concret, comme une orange, et tisse des liens étroits avec l'artisanat que je respecte au plus haut point. »

GALERIE



LANDAU

44 rue Lepic Paris 18
chaque jour 10h30 / 20h
+33 1 42 54 80 24
info@galeriew.com
www.galeriew.com
facebook galerie w